

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) - les vacances exceptées.

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :  
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre  
Etranger, . . . 7 fr. 50  
Il est strictement payable à l'avance.

## Le sentiment du Devoir

Sois ce que tu dois être, le reste regarde Dieu.

AMIEL.

Un chroniqueur d'une grande feuille parisienne publiait sous ce titre, il y a quelques années, un article d'où nous tâchons d'extraire quelques idées sans trop gêner le vêtement de style élégant qui les recouvrait.

Le sentiment du Devoir est peut-être le premier de ceux qui tiennent droit et relèvent l'homme. Il comporte ce qu'il y a de meilleur et de moins facile. Entre tous les grands sentiments n'aurait-on que celui-là qu'on pourrait ne pas se tourmenter des autres, car il les rassemble et les noue. Par synthèse il est à lui seul toute une morale, un maître de conduite admirablement sûr.

Posséder le sentiment du Devoir, c'est faire, en y apportant le maximum d'effort, de conscience, de beauté, de courage, de sacrifice et de renoncement, ce que l'on a à faire, ce que prescrit la Voix divine "du Veilleur du Jour" qui commande en nous. C'est s'appliquer et se restreindre au sublime—avec simplicité. C'est être prêt à pouvoir en toute circonstance, à toute heure, tout subordonner, tout assujettir à l'"idéal", à satisfaire ses réclamations, à bénir sa tyrannie... quel que soit cet idéal, abondant et divers, idéal de patience ou d'audace, de douceur, ou d'énergie, de travail de bravoure ou de résignation... Lui obéir, le servir avec orgueil et joie, sans jamais un mot de reproche ni de plainte, vivre, souffrir et mourir pour lui... voilà le Sentiment du Devoir en général.

Mais, pour qu'il soit complet et sans défaut, il importe qu'à cette perception supérieure s'ajoute l'étroit et touchant souci

du devoir particulier, du devoir en second attaché à la profession, à la carrière, à l'état social, au rang, au grade, à l'âge, devoir moins philosophique et moins vague, mais d'une précision autrement impérieuse, d'un exercice ininterrompu qui ne laisse rien en repos.

Quand on est arrivé, en les associant et en les ornant l'un par l'autre, à exercer, de manière à ce qu'ils ne fassent qu'un, ces deux sentiments du devoir : le théorique et le pratique, on devient un "type" d'épée morale très haute, de rare valeur, un être d'exemple et de leçon, une de ces statues vivantes de l'honneur que rien ne détruit et qui, même après qu'un accident glorieux les a renversées, restent debout dans la mémoire des hommes.

Mais il ne suffit pas, comme a dit Guizot, de faire son devoir, il faut le connaître.

C'est pourquoi, il importe à tous les jeunes de connaître le devoir que leur profession et leur rang social créent et dessinent et qui en est comme le rehaussement.

Quand ils le connaîtront ce devoir, ils verront qu'ils ne doivent pas se confiner dans le cadre étroit et mesquin de leur science et de leur art, mais que selon le mot admirable de Pasteur ils doivent "regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours".

Il comprendront que la jeunesse doit être ardente et généreuse, qu'elle doit se passionner pour toutes les nobles causes et avoir d'autres horizons que ceux d'une charge à occuper ou d'une fonction à remplir.

Pierre KEROULE.

## Pour le latin

Afin d'encourager nos lecteurs à mener le bon combat, quand l'occasion s'en présente, en faveur de l'enseignement classique, nous avons jugé intéressant de leur mettre sous les yeux ces lignes éloquentes où Jules Janin rapporte la conversation qu'il eut avec Mme Emile Girardin, le plus charmant esprit de son temps, au sujet de la langue immortelle de Virgile et de Cicéron.

"Je vous en veux, me dit-elle, avec rage de mettre à tout propos des bribes de ce mauvais latin qui m'ennuie et m'arrête en mon chemin. C'est vrai, je prends un journal français, parlant de la politique française et de la littérature française, et je mets à le lire à la clarté d'un soleil français; bon! cela commence assez bien, je lis tout couramment, et cela m'amuse. Oui, mais au beau milieu du chemin, je rencontre un obstacle, un caillou m'arrête; je me pique le nez contre un chardon: du latin! du latin! toujours du latin! ça m'ennuie... Eh! dites, vous, on le passe!... On le passe, il est vrai, mais ça m'humilie; et de quel droit humilier sans cesse une lectrice de ma sorte? Ajoutez que si parfois je demande à quelqu'un de mes amis, voire à quelque homme de lettres, et même à certains académiciens, l'explication de ce mot latin qui m'arrête, il se trouble, il hésite, et voilà ce pauvre homme effarouché, tant ils ont peur de convenir les uns et les autres qu'ils ne savent pas le latin! D'autres fois, sans trouble et sans hésitation, mon visiteur me traduit le journal à livre ouvert, et moi, sans déflance, le soir venu, je m'empare de la citation, je la traduis comme on me l'a traduite, et voilà M. Villemain qui me rit au nez!...  
Quand elle eut bien jeté sa flamme et

son feu, foulé le journal à ses pieds charmants, déchiré à belles dents les grammairiens, les Trissotin, les Valius et les pédants en "us" en "din" et en "nin", je pris la parole à mon tour, et d'une voix calme, on peut le dire :

"Oh! là, là, calmez-vous, lui dis-je, et n'oubliez pas que vous-même, vous, la muse à l'accent français, vous avez beau dire et beau faire et vous en défendez, oui, vous-même, vous êtes, dans votre espère, un pédant en "us", et vous savez du latin plus que vous ne pensez.

—Moi, moi, s'écria-t-elle y songez-vous? Du latin! J'aimerais presque tant avoir de la barbe au menton! Du latin, pour dire, avec je ne sais quel Latin d'autrefois, que la bouche est le portique de l'âme, la porte du discours et le vestibule de la pensée! Ah! bien, oui, du latin, je n'en sais pas un mot, et, Dieu merci! ce n'est pas faute d'entendre à chaque instant parler de ces maudits Latins... C'est à en devenir enragé! Ah! bien oui, du latin, moi, du latin! J'aimerais autant être un antiquaire, m'appeler M. Dusommerard, et fouiller, avec mon groin, dans les poteries carlovingiennes, de Clovis, de Childébert, de Dagobert... Si vous le voulez parlons gaulois, mais ne parlons pas latin; sinon, je m'en vais, je pars, bonsoir!"

Et véritablement, elle s'en allait.

Je l'arrêtai par sa robe : "Comment s'appelle en latin ce que je tiens là? lui dis-je.

—Oh! ce n'est pas difficile : "toga". Et le manteau? — "Pallium". — Et comment direz-vous, si'il vous plaît, en latin : "Notre Père, qui êtes au ciel, donnez-nous notre pain de chaque jour et pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés". A quoi elle répondit, comme eût fait un latiniste de profession; puis, soudain, voyant mon piège, elle se mit à rire. "Oh là, dit-elle, ceci n'est pas de jeu, c'est du latin de nécessité, et l'on en sait comme

## AUX REVEURS

(INEDIT)

Ceux qui, pris par le rêve, ont veillé sous les lampes,  
Tous ceux-là dont le cœur joyeux a frissonné  
Lorsque la noble Muse est venue à leurs tempes  
Imposer la couronne des prédestinés ;

Tous ceux qui, se haussant sur les choses humaines,  
Ont tendu leurs deux mains vers la sainte Beauté,  
Et, dédaignant le bruit menteur des foules vaines,  
Se sont fait, dans leur âme, une immortalité ;

Ceux-là devront souffrir dans l'exil où nous sommes;  
Car l'Ange qui les prit sur ses ailes de feu  
Et les emporta loin de la terre et des hommes  
Vers les cimes où tuit et chante un but fougueux,

A semé sous leurs fronts une telle lumière,  
Leur a fait entrevoir tellement d'inconnu,  
Que leurs yeux, pour ne plus regarder vos chaumières,  
Peuples, se sont fermés lorsqu'ils sont revenus.

Et c'est pourquoi, Rêveurs, parmi les foules vastes,  
Vous ne serez toujours que des déshérités,  
Car la plèbe qui reste en bas quand vous montez  
Ne sait pas que vous lui rapporterez des astres.

Albert DREUX.

Extrait d'un volume en préparation.

cela des pages entières.

—Permettez donc, madame, que je vous interroge, comme on ferait pour un futur bachelier ès-lettres, tout joyeux, tout bouclé, et qui, déjà, en répondant au maître, guigne un coin de la porte par laquelle il veut s'échapper. —Comment diriez-vous une "muse" en latin? —"Musa", la muse. —Et les Grâces décentes? —"Gratiae decentes." —Comment diriez-vous le livre de Pierre? Or, à toutes mes questions, elle répondait sans hésiter, avec un beau rire. "En ce moment, disait-elle, il me semble que je parle latin comme ce prêtre de Saint-Remy jouait des orgues... Quoil dit-elle en voyant ma mine ébahie, vous ne savez pas l'histoire du prêtre de Saint-Remy? Ecoutez-la, bien qu'elle soit en français. On venait de réparer les orgues de son église, il y monte, et sous son pied l'instrument se plaint en son patois: "C'est étonnant, disait le curé, "voici maintenant que je joue de l'orgue!" Et moi, voici que je parle latin.

—C'est que, lui répondis-je, il est partout le latin, dans cette France latine; il est dans le Droit français, qui nous vient du Droit romain; il est dans la philosophie avec Descartes, il est dans la comédie avec Molière, enfant de Plaute, enfant de Terrence; il est dans la poésie avec Racine, enfant de Virgile autant que de Sophocle. Il fut, pendant plusieurs siècles, dans nos siècles les plus considérables et les plus éclairés, la joie et la fête des beaux esprits de cette nation; on le parlait à la ville, on le parlait à la cour; il se faisait enten-

dre au monde entier du haut de la chaire de vérité.

Anne de Bretagne, une de nos plus grandes reines, écrivait le plus beau latin du monde. En latin, elle répondait aux théologiens de son duché, aux politiques de son royaume. Elisabeth d'Angleterre et Marie Stuart, le bourreau et la victime, parlaient sans hésiter la langue de Cicéron. L'histoire a conservé les versions d'Elisabeth de Valois, la femme de Philippe II, une héroïne, et la plus touchante, de Schiller. Le plus grand capitaine du grand siècle, le prince de Condé, avait soutenu en Sorbonne sa thèse latine... en latin, et ce n'était pas une des gloires dont il était le moins fier. Il y avait en ce temps-là plus de poètes latins, et de bons poètes, que nous ne possédons aujourd'hui de poètes médiocres en français. —Ce que vous dites-là n'est pas possible, s'écria madame de Girardin, et qui veut trop prouver ne prouve rien; plus de poètes qu'aujourd'hui!... —C'est comme on a l'honneur de vous le dire, madame la dénigrante, et parmi ces poètes latins, il y avait un moine, nommé Santeuil, un chrétien, un disciple enchanté d'Horace, dont l'unique tâche était de décorer d'un beau distique en latin la chapelle et le château, la fontaine et la pyramide, où quelque victoire était inscrite; et chacun, parmi les bourgeois de Paris, en passant, s'amusait à scander, sans appeler son voisin à son aide, le distique de Santeuil. En ce temps-là, madame de Mon-

(Suite à la 4ème page)

## Nos "Galas"

N'oubliez pas que c'est lundi, le 9 février prochain, qu'aura lieu le grand Euchre-Bal annuel de la Faculté de Médecine de Laval. Ce bal, l'un des plus beaux de la saison, sera le clou du Carnaval puisqu'il réunira nos célébrités médicales, ceux qui sont appelés à en devenir, et aussi une société choisie.

Les billets s'enlèvent et afin d'éviter tout encombrement, le Conseil de cette Faculté en a limité le nombre.

De magnifiques prix seront distribués aux gagnants du euchre.

Le prix de la carte d'entrée est à la portée de tout étudiant : cinquante sous. Venez tous et toutes.

## DÉMISSIONS

Lundi soir dernier, à la réunion des actionnaires-directeurs de la Société de Publication Laval, on a accepté la démission simultanée de MM. J.-F. Houle et J.-B. Déry, directeur et rédacteur de ce journal qui, pour des raisons personnelles, se voient dans l'obligation de se retirer.

MM. A. Marin et H. Parent les remplaceront comme directeur et rédacteur. Ces derniers entreront en fonctions, la semaine prochaine. Il fut proposé un vote de remerciements aux officiers sortant de charge et un vote de félicitations aux nouveaux élus.

Celui qui a planté un arbre avant de mourir n'a pas vécu inutile.